

Maëlle Desard

LES
TRIBULATIONS

d'Esther
Parmentier



CADAVRE HACHÉ
VAMPIRE FÂCHÉ

Une enquête SANG POUR SANG

RAGEOT

1

au premier abord, rien dans la chaleur moite de cette matinée d'août n'aurait pu me laisser penser que j'allais au-devant d'emmerdements de la taille d'un croiseur stellaire. Les rues puaien, comme elles seules en avaient le secret depuis ces derniers jours, me frisant les poils du nez sous les vagues de relents d'urine, d'aliments en putréfaction et d'autres joyeusetés dont je préférais ignorer la provenance. Les semelles de mes chaussures s'étaient prises d'une affection soudaine pour le macadam brûlant, agrémentant ma marche déjà difficile de *scouich-scouich* particulièrement humiliants. Et pour ne rien arranger, mes cheveux avaient décidé de me dire merde. J'y avais coincé autant de pinces, d'élastiques et de barrettes que j'avais pu trouver dans mon

appartement – sans succès. Mètre après mètre, mes longues mèches bouclées retournaient à la vie sauvage et venaient me narguer en se plaquant sur mon front ou ma nuque en sueur.

Je détestais, haïssais, exécrais... non ! conspuais ! l'été. Qui en arrivait à me faire languir après le bureau – moi, Esther Parmentier, impatiente d'aller m'enfermer dans l'horrible open space où je subissais mon stage ! Moi, la malade chronique, celle qui trouvait un mercredi sur deux une raison pour se pointer en retard, qui planifiait avec méticulosité ses rendez-vous médicaux pendant les heures de travail, moi, je me réjouissais d'aller m'installer sur ma chaise inconfortable. La magie sous-estimée d'une bonne climatisation...

Oh, j'aurais pu prendre le tram, mais j'avais manqué frapper des passagers la veille. L'odeur de tous ces corps engoncés dans ce cube métallique après une journée de canicule m'avait basculée en mode berserk. Alors quand un détraqué avait frotté ses aisselles suintantes contre mon visage, j'avais envisagé l'espace d'une fraction de seconde de lui arracher la trachée à mains nues.

J'avais cependant jugé plus sage de sortir à la station suivante, et de poursuivre mon chemin à patte, frappée de la double malédiction d'un dixième jour de canicule et de mon caractère de cochon.

Pas un pet d'air ne venait apaiser la longue agonie de ma ville d'adoption, Strasbourg. Pas même une

petite brise moqueuse, qui soufflerait juste pour nous narguer. Rien, nada. Une chape de plomb s'était abattue sur la plaine d'Alsace, plongeant sa population dans une torpeur crasseuse. Dieu, que ma Bretagne natale me manquait... Sa fraîcheur, ses embruns, ses crêpes.

Surtout les crêpes.

Je passai les portes automatiques du bâtiment sans âme dans lequel se trouvaient les bureaux où j'apprenais un travail sans intérêt, et poussai un râle de satisfaction.

— Tout va bien, Esther?

Les yeux fermés, le visage offert au souffle glacial de la bouche d'aération sous laquelle je me tenais, je levai le pouce en direction de l'étudiant en charge de l'accueil. Il pouffa, mais je ne m'en offusquai pas ; je devais arborer une bien triste dégaine. Et puis zut, personne ne pouvait être sexy quand les températures culminaient déjà à 35 °C un jeudi matin à...

J'ouvris un œil pour observer l'horloge qui surplombait le grand hall.

9 h 25.

Chiotte. J'allais encore me taper l'affiche.

La motivation au ras des pâquerettes, j'appelai l'ascenseur et m'engouffrai dans sa gueule qu'un sadique avait jugé malin de recouvrir de miroirs.

Oh, je n'étais pas laide – je n'étais pas jolie non plus. Banale, au mieux. Un « léger » embonpoint (rien qu'un jeûne de trois mois agrémenté de quatre

heures de cardio journalière ne pourrait régler); des cheveux en mode « j'abandonne », chaque mèche de ma crinière semblant décidée à vivre sa propre vie ; des taches de son parcheminant mon visage, comme des miettes sur une nappe blanche.

Je grimaçai de toutes mes dents en me rapprochant du miroir, m'assurant de ne pas avoir de restes de croissant coincés entre mes canines en quinconce, puis m'octroyai un clin d'œil encourageant alors que la petite secousse habituelle m'annonçait que j'arrivais à destination.

Comme je l'avais redouté, la journée s'étira à l'infini, longue, ennuyeuse, et ponctuée de pauses sieste aux toilettes. Faire semblant d'être occupée est l'activité la plus épuisante à laquelle je m'étais jamais adonnée.

À 17 heures pile, je sautai de ma chaise et attrapai la lanière de mon sac. Oui, la clim, tout ça, tout ça... mais un orage se préparait et moi, les orages, je les fuyais comme la peste. Je me transformais en gamine effrayée, doigts enfoncés dans les oreilles et sursauts à chaque éclair.

— Bonne soirée tout le monde, lançai-je à la ronde.

Sans surprise, je ne reçus aucune réponse. J'étais la stagiaire, l'invisible préposée au café et au classement des archives, dont personne n'avait vraiment envie de s'occuper. Si cela m'avait pesé les premières semaines, j'avais fini par m'y habituer.

Je me jetai dans les rues de Strasbourg. La touffeur qui régnait à l'extérieur m'étouffa, aussi efficace qu'un coup de poing dans le ventre, et je titubai un instant, au bord de la nausée.

Le ciel était sur le point de nous tomber sur la tête. Basses, menaçantes, des nappes bleu nuit servaient de fond à des formations nuageuses inquiétantes. Je décidai de couper par le centre commercial, impatiente de rejoindre la sécurité relative de mon appartement. En jouant des coudes, je gagnerais quelques minutes à le traverser plutôt qu'à le contourner. Et en plus, il y avait la clim ! Centre commercial ce serait.

Je débouchai devant le bâtiment d'une laideur presque poétique, espérant m'y engouffrer par une des portes secondaires, mais déchantai rapidement.

L'affreux cube blanc – nouvel échec de ce que l'architecture moderne avait à offrir – était comme engoncé dans une gigantesque... boule à neige invisible. Tout autour tournoyait une pluie de paillettes dorées, qui dansait dans les méandres d'un vent violent que je ne sentais pas. Je rejoignis la foule qui squattait le parvis.

— Qu'est-ce que c'est ? demandai-je à ma voisine la plus proche.

— Ils ont fermé le centre ! Vous voyez ? Il y a même un garde qui nous empêche d'entrer !

Je quittai avec tristesse la vision des nappes scintillantes pour suivre son doigt du regard. Ah oui, les

accès étaient gardés, un ruban jaune pisse tiré devant le lourd volet métallique abaissé.

— Ça a un rapport avec les paillettes, vous pensez ?

— Les quoi ?

— Bah, les...

Je m'arrêtai net en observant mon interlocutrice. La poussière dorée la recouvrait, un monticule saugrenu s'étant même formé sur le sommet de son crâne tandis qu'une patine recouvrait ses lunettes, m'empêchant de croiser son regard. Et elle avait l'air de s'en contrefoutre. C'était pousser la blague un peu loin.

Je ne lui répondis jamais, m'intéressant aux autres badauds entassés sur les marches. Personne ne scrutait le ciel. Tous ne semblaient là que pour le plaisir de se plaindre de la fermeture de leur distributeur de bouffe favori.

Et pourtant... la poussière dorée était omniprésente. On se serait cru à une convention *Star Wars*, sauf qu'on aurait tous opté pour le costume de C-3PO. Je surpris un gamin croquer dans un beignet aux allures de lingot d'or ; une vieille femme agiter une canne telle une épée de feu.

Toute à mon observation de la scène d'hystérie collective dont j'étais, semble-t-il, l'unique témoin encore lucide, je remarquai que les paillettes en avaient profité pour s'amonceler sur mes épaules, comme de précieuses pellicules.

— Chiotte ! m'exclamai-je en m'époussetant avec colère.

Ça commençait à me ficher les pétoches ! Se passait quoi, ici ?

— Mademoiselle ? Hey ! Mademoiselle ?

Je relevai machinalement la tête pour me retrouver face au garde en faction, aussi large que haut, qui me faisait signe de la main de le rejoindre.

M'attaquant à la seconde épaule, je m'exécutai, plus par réflexe que par envie. L'effet de l'uniforme ; même quand on n'a rien à se reprocher, on se sent toujours coupable de quelque chose.

— Oui ?

— Vous faites quoi, là ? s'enquit-il en me pointant du doigt.

— C'est assez évident, non ? Je vire ces paillettes avant que ça ne laisse des traces...

Son sourire s'épanouit et son corps énorme s'affaissa dans un souffle, la tension qui semblait le maintenir droit comme un « i » remplacée par... du soulagement ? Mais pourquoi ?

— Parfait ! Oh, c'est incroyable que vous passiez juste... bref, suivez-moi, s'il vous plaît.

— Que je vous suive où ? m'enquis-je, inquiète.

— Dans le centre. Dépêchez-vous !

Il souleva le ruban avec une politesse suspecte afin que je me faufile dessous, et j'hésitai à faire demi-tour quand le premier éclair fusa.

Il frappa à quelques pâtés de maisons, dispersant
la foule paniquée.

Il ne m'en fallut pas plus et je m'engouffrai dans
le monstre blanc.

Tout plutôt que l'orage.